

# Un étrange pressentiment de catastrophe

**S**i, ouvrant les yeux sur la réalité, on se laisse aller à une réflexion globale, tâchant d'éviter les a priori, les pessimismes ou les utopies du moment – toutes choses loin d'être faciles – apparaissent, venant de différentes directions, les signes d'une prochaine fin de la civilisation occidentale. Rien d'original, en fait, dans ce constat. Un nombre croissant de scientifiques, d'historiens, d'intellectuels le partage.

Le *New Scientist* vient de consacrer plusieurs papiers à ce sujet.<sup>1</sup> La réponse, pour résumer, est: oui, nous assistons à l'amorce d'une fin, voire aux prémices d'un effondrement. Non seulement la civilisation occidentale qui s'est mondialisée n'a rien de durable et avance vers un horizon catastrophique. Mais, avec sa manière de faire comme si tout allait bien, son sourire consommateur et son regard fixé sur le PIB, elle semble en être restée au stade du déni halluciné.

Et quels sont les principaux indices d'une rupture proche? Les inégalités qui s'emballent, d'abord. Le fait que les riches soient toujours plus riches et les pauvres toujours plus pauvres. En 2017, 82% de la richesse ont été captés par 1% de la population. Le phénomène est si massif qu'il semble ridicule, fou. Mais il devient surtout explosif. Deuxième indice: la dégradation de l'environnement. Jamais les questions de réchauffement, de pollution et d'épuisement des ressources n'ont été aussi vitales. Or, aucun des indices de rupture qu'elles émettent ne reçoit la moindre réponse cohérente. Au contraire: les remèdes appliqués par les politiques consistent à aller toujours plus intensément dans la même direction.

Cet étrange comportement, pour les historiens, réécrit à l'identique le scénario des effondrements d'anciennes civilisations. «Les cycles d'inégalité et d'utilisation des ressources y avaient atteint un point de basculement qui ont précipité des civilisations dans les troubles politiques, les guerres et finalement la chute».

Bien sûr, aussi bien la notion d'effondrement que celle de «civilisation occidentale» sont difficiles à définir. Effondrement signifie-t-il que la population retourne à une vie fruste, marquée par les besoins fondamentaux? Ou simplement que nous allons vivre une période de forte turbulence politique? Et maintenant que les stratégies de prospérité et de survie sont mondialisées et interdépendantes, que veut encore dire une «civilisation»? Si ces stratégies font

défaut d'un coup, il n'existe plus de système alternatif capable de reprendre la main et de profiter de l'effondrement, avec d'autres valeurs et projets. Le monde est devenu un vaste système intégré.

Peut-être, se demande le *New Scientist*, vaut-il mieux ne pas parler d'effondrement. Ce qui menace devrait plutôt, selon certains experts, se concevoir comme une perte de complexité. Mais le résultat est le même. Une survie dans une culture et un «vivre ensemble» intelligent semblent improbables avec un retour à des organisations frustes et locales. La chute de la civilisation occidentale a peu de chances de ressembler à celle de l'Empire romain. La population et les territoires, alors, étaient troublés mais restaient capables de s'adapter aux mœurs de groupes de barbares. Mais nous, modernes, ne connaissons plus les codes de la survie et avons arraché la nature qui nous nourrit à son autonomie. Notre fragilité vient de celle de l'écosystème complexe, fait de machines, de techniques et de biologie asservie, dont nous sommes désormais nous-mêmes des éléments.

Jusqu'à maintenant, chaque fois qu'il s'est agi de faire face à une crise globale, de nouvelles technologies ont apporté des solutions. Si bien qu'une pensée magique s'est installée dans les esprits: la technologie nous sauvera de tous les problèmes, y compris ceux qui découlent de nos pathologies les plus manifestes. Ainsi, alors que tous les voyants s'allument, nous voudrions conserver l'ensemble de nos comportements autocentrés et autodestructeurs. Seulement voilà: la connaissance et le pouvoir scientifiques s'avèrent incapables de résoudre ce genre de problème. Le seul domaine où la science progresse sans cesse, c'est celui des questions de détail. Mais elle se montre d'une utilité très limitée pour empoigner les questions d'ensemble, pour donner sens au mouvement, calmer le narcissisme inflationniste de certains humains et l'arrogance hautaine de quasi-tous vis-à-vis du réel.

La science ne sert pas à grand chose non plus pour aider les humains face à leur vulnérabilité. La modernité nous a gavés de théories sur le progrès mais n'a pas de discours sur l'échec, la souffrance, la finitude. Sauf peut-être qu'elle les «utilise comme moteurs d'action». Mais d'action vers quoi, pour quoi? D'action vers plus d'action, dirait Peter Sloterdijk.

Il est temps d'avouer que le projet de la civilisation, y compris son mythe du progrès, devient insaisissable. Les finalités, celles des débuts, nous échappent désormais. Comme l'écrit Sloterdijk,<sup>2</sup> rien ne se passe comme prévu. Quelque chose que nous peinons à comprendre, mais qui semble pourtant lié à notre manière de

penser et d'agir, fait qu'un «devoir-se-passerautrement... perce avec une ironie irrésistible notre projet». C'est comme si on avait «mis en mouvement quelque chose qu'on n'aurait pas pensé, ni voulu, ni pris en considération... qui se meut tout seul avec un entêtement dangereux». Ce qui nous arrive a la forme d'un mouvement «fatal», «qui nous échappe dans toutes les directions». Nous avions voulu une civilisation qui repose sur le progrès et le «mouvement continu». Mais voilà: cette utopie s'est transmuée en une sorte de caricature. Sloterdijk, grand penseur du moment étrange que nous vivons, compare la «dérive de l'actuel processus de civilisation» à une «avalanche pensante». Un phénomène monstrueux non pas extérieur à nous, mais que nous constituons nous-mêmes, avec nos insatiables désirs, notre entêtement aveugle et notre irrationnel hors du temps. Cette «avalanche qui pense» descend «à grand bruit dans la vallée». Et nous sommes paralysés, incapables de comprendre qu'il s'agit d'une «catastrophe autoréflexive».

Selon Kraus, cité par Bouveresse,<sup>3</sup> dans notre civilisation le progrès est conçu comme une sorte de fatalité. Il s'auto-alimente, organise «les conditions de sa propre perpétuation, crée les inconvénients que seul lui-même peut surmonter». Ainsi, selon le mythe du progrès économique, seul davantage de croissance permet de dépasser les problèmes liés à la croissance. Plus de marketing, de production, d'industrialisation, de rentabilité, de productivité, sont nécessaires pour éviter que le projet ne s'effondre. La croyance dans le progrès nécessite un «crédit illimité» écrit Kraus. La question du «que faire» avec le progrès n'appartient pas à cette foi en la thérapeutique par le toujours plus. Comment construire un futur avec cela?

De manière ultime, conclut le *New Scientist*, la survie de notre civilisation dépendra de notre capacité à empoigner rapidement la situation. Soit nous réduisons notre dépendance aux énergies fossiles, diminuons les inégalités et trouvons un moyen de diminuer les conflits. Soit nous disparaîtrons d'une manière ou d'une autre. Et si par bonheur notre civilisation devait éviter l'effondrement, soyons sûrs d'une chose, affirme l'anthropologue Joseph Tainter: «ce sera davantage par chance que grâce à notre jugement».

Bertrand Kiefer

1 Spinney L. There are disturbing hints that Western civilisation is starting to crumble. *New Scientist*, 20 January 2018. History beckons. Idem. Coghlan A. Modern society looks unworkable. *New Scientist*, 10 February 2018.

2 Sloterdijk P. La mobilisation infinie. Paris: Ed. Points/Seuil, 2003.

3 Bouveresse J. Le mythe moderne du progrès. Paris: Ed Agone, 2017.